

Durham Research Online

Deposited in DRO:

03 April 2014

Version of attached file:

Accepted Version

Peer-review status of attached file:

Peer-reviewed

Citation for published item:

Wynn, Thomas (2008) 'Sur la tragédie et la comédie : un manuscrit inédit du président Hénault.', *Revue d'histoire littéraire de la France.*, 2008 (2). pp. 259-268.

Further information on publisher's website:

<http://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2008-2-page-259.htm>

Publisher's copyright statement:**Additional information:**

Use policy

The full-text may be used and/or reproduced, and given to third parties in any format or medium, without prior permission or charge, for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes provided that:

- a full bibliographic reference is made to the original source
- a [link](#) is made to the metadata record in DRO
- the full-text is not changed in any way

The full-text must not be sold in any format or medium without the formal permission of the copyright holders.

Please consult the [full DRO policy](#) for further details.

Sur la tragédie et la comédie : un manuscrit inédit du président Hénault

Historien à succès, essayiste couronné, dramaturge novateur, correspondant de Voltaire, amant de Mme Du Deffand, « grand favori » de la reine Marie Leczinska¹, membre « de l'Académie Française et de celle de Berlin, président honoraire en la première chambre des enquêtes, et surintendant des finances de la maison de la reine »², Charles-Jean-François Hénault, mieux connu comme le président Hénault, jouissait d'une position de grand notable dans le Paris du XVIII^e siècle. Sa gloire sociale éclipsait de loin sa renommée littéraire, comme en témoignent les remarques de Bachaumont, lors de la mort du président le 24 novembre 1770:

Tout le monde connaît son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, qui lui a fait tant de réputation, loué tour à tour et dénigré outre mesure par M. de Voltaire, qui ne méritait ni tant de célébrité, ni une critique si amère. Il était fort riche. Sa table était ouverte à tous les gens de lettres ses confrères, et surtout aux académiciens³.

Si tous ses contemporains étaient d'accord pour reconnaître ses agréments dans la société, plusieurs doutaient que sa renommée lui survivrait. Le marquis d'Argenson, par exemple, note que « dans la société, il mérite la préférence » sur Fontenelle et Montesquieu, tout en ajoutant aussitôt que « le président Hénault ne tiendra peut-être point au temple de la mémoire une place aussi distinguée » que ces deux philosophes⁴. Cette même tension entre le passager et le permanent, l'éphémère et l'éternel, hantait la pensée du président lui-même.

De tous ses écrits, Hénault estimait surtout l'*Abrégé chronologique*, publié pour la première fois en 1744 et traduit en italien, anglais, allemand et même en chinois, et sa pièce historique *François II, roi de France*, publiée trois ans plus tard. Malgré l'originalité, l'utilité et l'intérêt qu'il attribue à cet ouvrage, il regrette dans ses *Mémoires* que « personne depuis n'[ait] voulu écrire dans le même genre » que celui de *François II*, « et c'est grand dommage »⁵. Néanmoins, une nouvelle génération de dramaturges, dont Louis-Sébastien Mercier, devait reconnaître en Hénault un innovateur qui avait ouvert la piste au drame historique⁶. Hénault ne se

¹ Voir Louis Petit de Bachaumont, *Mémoires secrets*, Londres, John Adamson, 1780-1789, 36 vol., t. III, p. 267.

² Antoine de Lérès, *Dictionnaire portatif historique et littéraire des théâtres*, Paris, Jombert, 1763, p. 595.

³ Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. V, p. 193.

⁴ René Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, *Journal et mémoires du marquis d'Argenson*, éd. E.J.B. Rathery, Paris, Renouard, 1859-1867, 9 vol., t. V, p. 91.

⁵ C.-J.-F. Hénault, *Mémoires du président Hénault*, éd. François Rousseau, Paris, Hachette, 1911, p. 37.

⁶ Voir notre édition critique, C.-J.-F. Hénault, *François II, roi de France*, Londres, MHRA Critical Texts, 2006. Voir aussi Gaston Bizos, « Un essai de drame historique en prose au XVIII^e siècle. Le *François II* du président Hénault. » *Revue d'art dramatique*, 6 (1887), p. 251-264 ; et Sylvain Menant, « Le Président Hénault, la chronologie et l'histoire », dans *Historiographie de la France et mémoire du royaume au XVIII^e siècle*, sous la direction de Marc Fumaroli et Chantal Grell, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 307-318.

limita pourtant pas à composer des pièces pour la scène (il écrivit au moins deux tragédies et quatre comédies, et contribua à une comédie de Voltaire⁷) ; il se livra aussi à une réflexion critique sur le théâtre, par exemple dans la préface novatrice de *François II*, où il avoue l'influence de Shakespeare et critique le joug des trois unités. Il composa aussi une dissertation sur les deux genres principaux du théâtre classique, *Sur la tragédie et la comédie*. C'est ce manuscrit encore inédit que nous présentons ici.

L'essai est compris dans un recueil de manuscrits de Hénault conservé à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris (ms. 3192, p. 47-57). Ce recueil comprend cinquante-deux autres textes, dont le discours *Il ne peut y avoir de vrai bonheur pour l'homme que dans la pratique des vertus* couronné par l'Académie en 1707, deux comédies (*La Petite Maison* et *Le Jaloux de lui-même*), et de nombreuses chansons, ainsi que madrigaux et odes qui valurent au jeune Hénault une certaine célébrité. Bien que l'essai ne porte pas de date, son biographe Henri Lion suggère qu'il s'agit d'une réponse au duc de Nivernais, qui avait demandé en 1751 quel était le genre dramatique le plus difficile⁸. Malheureusement Lion ne donne aucune référence à cette lettre, et nous n'en avons trouvé trace ni dans les mémoires et la correspondance publiés du président, ni dans ses manuscrits et papiers conservés à la Bibliothèque nationale⁹, à la bibliothèque de l'Arsenal, ou aux archives départementales de l'Orne, à Alençon¹⁰. De surcroît, aucune allusion à une pièce contemporaine dans le manuscrit lui-même ne nous permet de le dater, toutes les références allant à des auteurs antiques (Plaute, Térence, Sophocle et Euripide) et classiques (Corneille, Molière et Boileau¹¹). L'écriture de ce manuscrit et d'autres textes dans le même recueil ne ressemble pas à celle de la correspondance autographe du président. Il se peut donc que ce soit une copie de son secrétaire. Nous reproduisons le manuscrit original, dont nous gardons la ponctuation et l'orthographe parfois irrégulières, et nous en avons corrigé les coquilles évidentes.

Hénault, auteur qui ne rechigne pas à vanter l'originalité de ses ouvrages publiés¹², reconnaît tout au début de l'essai que son sujet n'est pas nouveau. C'est sans doute pour cette

⁷ Voir notre article « A note on the authorship of Voltaire's *La Fête de Bélébat* », *French Studies Bulletin*, 101 (2006), p. 99-101.

⁸ Henri Lion, *Un Magistrat homme de lettres au dix-huitième siècle. Le président Hénault 1685-1770. Sa vie, ses œuvres d'après des documents inédits*, Paris, Plon, 1903, p. 362. En 1758 Hénault et Nivernais collaborèrent à la création du *Temple des chimères*; voir Lérés, *Dictionnaire portatif historique*, p. 422.

⁹ *Correspondance et papiers du président Hénault*, ms NAF 10235.

¹⁰ Voir Louis Bergès, *Château de Carrouges: chartrier et papiers de la famille Le Veneur, 1394-1925: répertoire numérique détaillé de la sous-série 34 J*, Alençon, Archives départementales de l'Orne, 1995.

¹¹ À l'exception de Plaute et de Térence, Hénault donne une place à tous ces auteurs aux Champs-Élysées; voir son *Nouveau dialogue des morts*, dans S. G. Longchamp et J.-L. Wagnière, *Mémoires sur Voltaire, et sur ses ouvrages*, Paris, Aimé André, 1826, 2 vol., t. II, p. 451-472.

¹² Le 10 janvier 1750 il écrit au duc de Nivernais à propos de *François II*, « C'est comme vous savez un genre tout nouveau et qui, en apprenant l'histoire mieux que tout autre, est susceptible des agréments que

raison qu'il ne le fit pas publier. Nombreux sont en effet les écrivains du XVII^e et du XVIII^e siècle qui ont abordé ce sujet. Pour mieux évaluer les arguments du président nous ne citerons que trois auteurs qui, comme lui, prônent la supériorité de la comédie. Par la bouche du personnage de Dorante de *La Critique de l'École des femmes* (1663), Molière plaide en faveur d'un genre qui peint des hommes plutôt que des héros, et qui exige par conséquent plus d'effort et de pénétration:

Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins, et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre des défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle¹³.

Molière soutient, par un habile renversement, que le genre superficiel est la tragédie qui représente des personnages de fantaisie et de convention, tandis que la comédie va au fond caché de la réalité humaine. Ainsi la bonne comédie doit-elle rejeter la fantaisie et l'imagination faciles, et se vouer à la peinture profonde et difficile des mœurs contemporaines.

Lesage a repris l'argument et les termes de Molière dans le quatorzième chapitre du *Diable boiteux* (1707), où Longiclès, auteur tragique, et Calidas, auteur comique, incarnent la querelle des deux genres: « Sachez qu'il est plus facile de prendre l'essor, de se guinder sur de grands sentiments, que d'attraper une plaisanterie fine et délicate ». Si selon Molière la comédie vaut plus que la tragédie à cause des pièges de la familiarité du sujet, pour Lesage/Longiclès les sujets tragiques induisent à une facilité d'exécution que ne permet pas la comédie:

La noblesse de la matière soutient dans les poèmes sérieux, inspire des pensées, et l'on peut avec le seul secours du bon sens faire des tragédies comme celles qui se font présentement en France. [...] En un mot, les grands sujets fournissent presque tout à l'esprit, au lieu que les petits sujets attendent tout de lui¹⁴.

l'histoire n'admet pas »; cité dans Lucien Perey, *Le Président Hénault et Madame Du Deffand, la cour du Régent, la cour de Louis XV, et de Marie Leczinska*, Paris, C. Lévy, 1893, p. 284.

¹³ Molière, *La Critique de l'École des femmes*, *Œuvres*, éd. Georges Couton, Paris, Gallimard, 1971, 2 vol., t. I, p. 660-661.

¹⁴ Alain René Lesage, *Le Diable boiteux*, éd. Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2004, p. 158-159. La version de 1726 est plus nuancée, et se déclare légèrement moins en faveur de la comédie.

Un traité anonyme *Le théâtre ouvert au public*, publié en 1750, introduit un nouveau critère : la qualité d'émotion. Cet essai note que « l'honnête homme et le paysan ont le cœur sensible et humain, il n'a que le plus ou le moins; mais ils sont hommes enfin, et leur cœur est mû par les mêmes touches ». Au contraire de Molière, l'auteur anonyme considère que la tragédie touche l'intérieur du spectateur, au lieu que les spectateurs de comédie tendent à s'extérioriser, en se plaisant « à sortir d'eux-mêmes, à s'épanouir et à s'égayer ». L'intérieur d'un spectateur d'une tragédie ressemble à celui d'un autre, mais les spectateurs disparates d'une comédie se distinguent l'un de l'autre selon des critères sociaux:

Les spectateurs, pour peu qu'ils aient de connaissances et de lumières, sont presque tous réduits au même niveau pour le tragique; mais ils sont trois classes au moins quant au comique, le peuple, les savants et la cour. Si tout le monde est peuple en certaines choses, il ne l'est guères en ce genre¹⁵.

Le public d'une comédie est multiple, tandis que celui d'une tragédie est uni. Il est donc plus difficile de faire rire que de toucher le spectateur, un contraste que l'auteur résume dans une image frappante: « une veine heureuse en fait de tragique coûte souvent moins à ouvrir et laisse couler, qu'un mot bien placé dans le comique ne coûte à placer ainsi »¹⁶.

Hénault reprend quelques-unes des idées émises dans ces trois textes. Il associe l'esprit « d'imagination, d'enthousiasme, de création » à la tragédie; cette sorte d'imagination permet au spectateur de se transporter hors de lui-même, et de rencontrer des héros sinon inconnus, du moins rares et exceptionnels. N'étant point obligé de peindre une ressemblance exacte, l'auteur tragique peut ainsi créer un univers plus général, abstrait et poétique. Au contraire de cet effet de dépaysement et d'enivrement, l'esprit philosophique fait que le spectateur perçoit l'objet représenté dans toute son exactitude, tâche d'autant plus difficile que « toute notre vie est d'illusion » et que « le monde que nous apercevons est tout différent de celui que nous habitons ». La bonne comédie qui représente « un intérieur de vie courante, des mœurs communes », ne nous transporte donc pas « hors de notre état naturel », mais nous fait observer et suivre de près les ridicules familiers. À l'instar de Molière, de Lesage et du *Traité*, Hénault examine ces mêmes notions de mouvement, d'imagination et de ressemblance, mais il se distingue en mettant un accent particulier sur le lien entre les inconstances du temps et les effets de l'art dramatique. Ce court texte mélancolique semble, en effet, hanté par l'écoulement inévitable du temps et la disparition des plaisirs: « Les sociétés détruites, les occasions oubliées,

¹⁵ Ces trois citations sont tirées de la brochure anonyme *Le théâtre ouvert au public, ou traité de la tragédie et de la comédie; dans lequel après avoir rapporté l'origine de ces deux poèmes, on donne des règles exactes pour en juger* (Paris: Jacques-François Quillau, 1750), pp. 177-78.

¹⁶ *Le théâtre ouvert au public*, p. 181.

on voit bientôt les plaisanteries s'effacer avec ce qui leur a fait naître, quelque bonnes qu'elles pussent être alors. Notre siècle est cette occasion, nos Contemporains cette société; tous ces objets passeront avec eux, avec des plaisanteries dont ils étoient l'objet ».

Les œuvres mineures et majeures du président explorent un sujet fondamental: le rapport entre le passager et le permanent, entre le temps et les œuvres littéraires. Sa petite comédie *Le Réveil d'Épiménide* (écrite en 1743, publiée en 1755) dramatise ce souci que le temps nous échappe; ses *Mémoires* témoignent évidemment d'une tentative de commémorer son propre passé; et les personnages dans son *Nouveau dialogue des morts* (trouvé dans les papiers de Voltaire après sa mort) discutent de l'immortalité littéraire. De même qu'il voulut que l'*Abrégé* fût un moyen simple et efficace de se rappeler le passé, Hénault créa *François II* pour faire revivre l'histoire, du moins dans l'imagination du lecteur:

Je dis donc, qu'abandonnant toute prétention d'Auteur Tragique, un Historien qui, au lieu de raconter des faits, les mettroit en action, trouveroit en même tems le secret d'instruire mieux que ne le fait ordinairement l'Histoire, & d'exciter dans l'ame des spectateurs la terreur & la pitié, ces deux grands mobiles de la Tragédie¹⁷.

Hénault examine cette même tension entre l'éphémère et l'éternel dans une perspective purement dramatique dans l'essai. Tandis que les grandes passions de la tragédie (sentiments intérieurs, d'ailleurs) sont générales et moins sujettes à vieillir, la comédie « tient plus aux usages et aux mœurs », et les ridicules qu'elle met en scène sont forcément contingents. Or Hénault avoue que le défi de l'auteur comique n'est pas de mettre en scène des vices « de tous les temps », tels que l'avarice, la fourberie et la dissipation, mais de nous faire remarquer ces vices tels qu'ils se manifestent dans notre propre monde, « et c'est là que réside la grande difficulté ». Seuls l'exactitude et la vraisemblance de la représentation comique peuvent conduire le spectateur à se corriger.

Sur la Tragédie et la Comédie

Il y a bien longtemps que l'on dispute sur la Tragédie et sur la Comédie pour savoir laquelle des deux est supérieure à l'autre; quoique ces Poèmes soient d'espèces différentes, ce sont pourtant des espèces du même genre. L'une et l'autre sont représentées sur le même Théâtre, par les mêmes acteurs, dans la même langue. L'une et l'autre ont pour but la réformation des mœurs et le triomphe de la vertu: l'une et l'autre sont composées de fiction et de vérité; l'une et l'autre enfin nous peignent des hommes dont l'état et la condition nous sont connus. Avec tant de

¹⁷ Hénault, préface de *François II*, p. 34.

rappports, il semble permis de les comparer, en examinant lequel des deux Poèmes est le plus utile à la société, et lequel demande le plus de génie, et suppose le plus de difficulté à surmonter.

Ce ne sont que de simples réflexions que j'expose, sans me donner le droit de décider, et sans prétendre ne me rencontrer jamais avec ceux qui en ont écrit.

La Comédie vieillit plutôt que la Tragédie, parce qu'elle tient plus aux usages et aux mœurs; au lieu que la Tragédie a pour objet principal les passions, et que les passions ne changent point, le ridicule est l'objet de la Comédie, et il n'y a rien qui varie tant que le ridicule[;] les grands mouvements de l'ame au contraire constituent l'essence de la Tragédie, et ils seront toujours les mêmes tant qu'il y aura des hommes. Ainsi les Tragédies de Cinna et de Rodogune, ne perdront rien de leur force dans la postérité la plus reculée, ni chez les nations diverses qui les verront représenter, au lieu que les petits Marquis de Moliere ne paroîtront point plaisants dans leur ame, qu'ils commencent déjà à l'être moins, et qu'ils n'auroient aucun sel s'ils étoient représentés à Londres ou à Madrid. La Bruyere, quoiqu'il n'ait pas fait des Comédies, a peint les ridicules; ce sera un livre inintelligible dans deux siècles, et les étrangers ont peine à l'entendre aujourd'hui, quel homme cependant est plus plaisant, quel Peintre a jamais mieux rendu la nature? C'est que nous sommes composés de sentiments et de manières[,] que les sentiments sont invariables et que les manières se varient à l'infini.

Nous savons ce que c'est que des plaisanteries de société, des Pièces faites à de certaines occasions: les sociétés détruites, les occasions oubliées, on voit bientôt les plaisanteries s'effacer avec ce qui leur a fait naître, quelque bonnes qu'elles pussent être alors. Notre siècle est cette occasion, nos Contemporains cette société; tous ces objets passeront avec eux, avec des plaisanteries dont ils étoient l'objet: tandis que les beautés Tragiques, ces mouvements de l'ame qui sont de tous les temps et de tous les pays, seront également indépendants des lieux et des temps.

Est ce à dire pour cela que la Tragédie doit être mise dans un ordre supérieur à la Comédie, qu'elle renferme plus d'instruction et plus d'utilité, que la Tragédie soit un ouvrage plus difficile que la Comédie, et qu'il faille plus de génie pour la première que pour la seconde, c'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Quoiqu'il soit assez difficile d'assigner un rang aux différentes sortes d'esprit, on peut cependant comparer leur étendue, et leur utilité, et par cette comparaison les mettre à peu près à la place qu'ils doivent occuper entre eux. Les deux genres d'esprit qui se ressemblent le moins, sont celui d'imagination, d'enthousiasme, de création; et l'esprit Philosophique. Le premier accroît les objets, les orne et les embellit: il transporte l'ame; il communique ses mouvements; il fait naître les passions; il étend pour ainsi dire les facultés que nous avons de sentir, il donne plus de force

aux ressorts, il nous eleve, il nous met hors de nous mêmes. Le second au contraire nous fait voir les objets tels qu'ils sont, il les réduit a leur juste valeur, il montre l'homme a lui même, et il remplit cette leçon si importante, et si inutilement recommandée de se connoître soi même, et comme ces leçons perdroient leur utilité en rebutant par les réflexions tristes qu'elles pourroient faire naître, ce même esprit Philosophique appliqué a la Comédie, rend ses préceptes agréables a la faveur des images, et les fait goûter a l'ame par le ridicule dont il les accompagne. En sorte que par un effet qui paroît contraire a la cause, les réflexions, les regles de conduite, la reformation des mœurs qui sont ce qu'il y a de plus triste au monde, nous divertit et excite notre rire a la Comédie, tandis que la Tragédie qui n'a que des rapports indirects avec nous, nous arrache des pleurs et excite en nous la douleur, la crainte, la compassion et la terreur.

Nous avons dit que la Comédie étoit plus sujette à vieillir que la Tragédie, c'est à dire que telle Comédie sera moins plaisante au bout d'un certain temps; car pour le genre, il subsistera tant que les hommes seront répréhensibles. Mais la Comédie ne peint elle donc que les ridicules du moment; n'a t'elle pas dans son domaine tous les vices des hommes, un avare, un menteur, un fourbe, un dissipateur, un jeune homme amoureux? or ces vices sont de tous les temps, et par ce côté Plaute et Terence sont de notre siècle, comme Sophocle et Euripide: je dirois plus c'est que ces Poètes Tragiques sont devenus sujets à vieillir comme la Comédie, parce qu'il leur est arrivé quelquefois de peindre ainsi qu'elle, les mœurs, les passions journalières des Princes de leur temps. Tout le monde sait que les Grecs amoureux de la liberté, vouloient que les spectateurs, en les amusant devinssent utiles a la République, que si un Prince avoit fait une faute, elle lui fut reprochée en plein Théâtre sous une allégorie quelquefois fort peu détournée: que les Poètes qui vouloient plaire au peuple, ne ménageroient guère les Grands, et prenoient occasion du sujet qu'ils traitoient pour les peindre souvent au naturel; c'est ce qui fait que quelques Tragédies ont des obscurités par les anecdotes dont le temps a effacé la mémoire, et c'est aussi ce qui remet la Tragédie a cet égard au même point que la Comédie pour les choses qui tiennent aux temps et aux circonstances.

Nous voila instruits en même temps que réjouis par la Comédie, nous voila au contraire comme enivrés par la Tragédie et mis hors de notre état naturel: lequel de ces deux arts est le plus utile à l'ame? de l'un qui excite les passions les plus fortes et qui ne nous en fait voir les inconvénients que quand l'impression est reçue, ou de celui qui nous fait sentir a chaque pas nos sottises, nos travers, nos extravagances, et qui joint toujours le précepte a l'action. Sans doute la Tragédie eleve l'ame, elle est la Comédie des Princes et des Rois; mais cela pouvoit être plus avantageux chez les Grecs qu'aujourd'hui: on a tant écrit sur cela, que ce seroit s'exposer a des

répétitions ennuyeuses, d'en dire davantage. Reste la partie la moins rebattue et la plus curieuse, savoir lequel des deux arts est le plus difficile à exécuter.

Il sembleroit qu'il ne faut pas beaucoup d'adresse pour nous présenter les objets tels qu'ils sont, et qu'on les a vus dès qu'ils sont exposés: mais soyons de bonne foi, et s'il est vrai que toute notre vie soit d'illusion, convenons que le monde que nous appercevons est tout différent de celui que nous habitons. Que les démonstrations d'amitié, les assurances de service, les exagerations de civilité qui sont si antipatiques au Misanthrope, nous excitent l'envie, l'indifférence, la jalousie des hommes, et par là nous empêchent de les connoître; que nous sommes obligés à celui qui nous précautionne contre cette illusion, et qu'il a fallu qu'il s'en défendit le premier pour nous découvrir les objets tel qu'ils sont; que nous sommes plus en garde contre les faux dévots, en sortant de voir Tartuffe abuser de la confiance d'Orgon pour séduire sa femme, et lui enlever son bien. Que nous sommes moins les dupes du faux bel esprit depuis les femmes savantes, et que M. Jourdain avertit un bon Bourgeois de n'être plus attrappé aux caresses d'un grand Seigneur.

Le Poète comique ne nous apprend rien de nouveau sans doute, mais il nous fait remarquer, et c'est là que réside la grande difficulté; il n'est point attrappé comme nous à l'apparence; il a tenu bon contre les préjugés et les illusions; il a observé attentivement pour démêler dans un même homme la vertu et le travers, la perfection et le ridicule qui s'y rencontrent. La noblesse est une bonne chose, mais Georges Dandin l'a payée trop cher. Le mari des femmes savantes a du bon sens, mais il est trop foible. Le Misanthrope est le plus honnête homme du monde, mais il ne se plie pas assez aux usages reçus. Voilà les nuances que le Poète comique nous présente, et que nous sommes tout surpris de retrouver dans des objets qui nous étoient familiers; voilà en un mot le chef d'oeuvre de l'esprit.

Mais quoi! est-il aussi difficile de faire causer un grondeur avec son valet,¹⁸ que Sertorius avec Pompée?¹⁹ (on voit que je n'élude pas la difficulté) il faut sans doute un génie surnaturel pour avoir atteint pour ainsi dire à l'ame de ces deux Romains, et aussi Corneille est-il Corneille. Mais quel talent ne faut-il point pour se rapprocher de la nature, et pour la faire voir telle qu'elle est? je ne comparerai point un Peintre qui aura peint une Campagne, une ruine, un pont, un palais, à un Peintre qui aura peint des hommes animés par de grands intérêts et pris dans une circonstance intéressante. Je compare passion à passion, et il me sembleroit qu'une passion, si j'ose le dire, de tous les jours, un intérieur de vie courante, des mœurs communes sont peut-être

¹⁸ Allusion possible au *Grondeur* de Breuys et Palaprat (1691).

¹⁹ Voir acte III, scène I de *Sertorius* de Corneille (1662). Hénault fait allusion à la même scène dans la préface de *François II* (p. 34).

plus difficiles à rendre que ces passions hors du genre ordinaire, et dont la peinture impose par la haute idée que nous avons des personnages. Nous sommes meilleurs juges, et par conséquent plus difficiles de la justesse de l'imitation des objets qui sont près de nous, que nous ne le sommes de l'imitation des héros que nous ne connaissons point; ainsi pour peu qu'on s'écarte alors de la nature, nous appercevons le défaut; il est par la même raison bien plus difficile de nous découvrir des choses nouvelles dans des objets qui nous sont familiers, et que nous croyons connoître, que de promener notre imagination sur des figures colossales qui laissent souvent le choix de l'exageration, et qui nous attirent parce qu'elles nous surprennent. Mais quoi Sertorius et Pompée, par la connoissance que l'histoire nous a transmise de leur caractère, ne sont-ils pas pour ainsi dire des hommes de nos jours? il est vrai, mais ce ne sont pas des hommes comme nous: nous ne les rencontrons point à tous les moments, nous ne vivons pas avec eux comme avec tous les hommes que la Comédie nous représente et par conséquent on peut moins nous tromper sur la ressemblance de ces derniers. On aura dit que Cléopâtre avoit le visage coupé de telle façon, le nez d'une certaine proportion, les yeux, la bouche, les jouës comme on voudra; sur cette idée générale trente Peintres differents vont me faire trente Cléopatres differentes, et tous auront raison. Mais le Peintre qui peint mon voisin, mon ami, ma connoissance est assujetti à un genre de ressemblance qui est un, et qu'il ne peut excéder ni diminuer. Voilà la Tragédie et la Comédie. Je laisse à juger après cela quel est l'art le plus difficile des deux, et quel doit être préféré de l'imagination avec tous les attributs qui peuvent lui donner sa perfection, ou bien de l'esprit Philosophique. Moliere, disait Despreaux, a été le plus grand Philosophe de nos jours,²⁰ et il avoit raison, car on s'abuse tous les jours à ce mot. Une sentence mise en beaux vers n'est pas plus Philosophique que la morale débitée en chaire par un Rethur. La Philosophie n'est que dans l'action, et celui qui agit Philosophiquement, ou qui nous rend Philosophe par l'exemple, mérite seul un titre si noble. Quel est l'objet de cette science si peu connuë? c'est de nous rendre heureux en nous rendant meilleurs: car ce ne seroit pas la peine d'être estimable, si l'estime même n'étoit pas un bien; et c'est l'objet de la Comédie. Qu'on ne s'y méprenne pas, et qu'on n'aille pas s'abuser aux dehors simples et naturel ce cet art: plus l'instruction est cachée par une superficie comique et ridicule, et plus l'auteur a du penser profondément: il est aisé de faire grimacer les figures, et d'exciter la risée du peuple en barbouillant le visage d'un baladin, mais quelles réflexions il a fallu pour couronner le caractère du Misanthrope par la proposition qu'il fait à une

²⁰ Référence non trouvée, mais dans les « Stances à M. Molière sur la comédie de l'*École des femmes* que plusieurs gens frondoient » Boileau écrit: « Ta muse avec utilité / Dit plaisamment la vérité; / Chacun profite à ton Ecole, / Tout en est beau, tout en est bon, / Et ta plus burlesque parole / Est souvent un docte sermon »; voir Boileau, *Œuvres complètes*, éd. Françoise Escal, Paris, Gallimard, 1966, p. 246.

coquette de le suivre dans un désert!²¹ jusqu'où l'amour peut égarer les têtes les mieux faites et les personnages les plus sévères! et quel art il a fallu pour rendre ridicule un homme qui avec raison prouve que tous les autres le sont. Jugeons de tout par ce principe; les généralités n'ont jamais persuadé personne; on aura beau me dire que la vertu est une bonne chose, cela ne m'apprend rien de nouveau, je reste comme j'étais: mais je vois dans le malade imaginaire une femme intéressée qui a toute la confiance de son mari et une fille bien née à laquelle il ne rend pas justice: cela m'ouvre les yeux, ou du moins me rend moins crédule. Enfin le but de la Comédie est de perfectionner la société, de remettre les hommes dans la place qu'ils doivent occuper, d'empêcher que le vice ne s'accrédite et de démasquer le ridicule qui n'est autre chose que la prétention des vertus ou des talents qu'on n'a point. Voilà un grand objet et le seul qui puisse rétablir l'ordre général, en procurant le bonheur de chaque particulier.

²¹ Voir acte V, scène IV du *Misanthrope* de Molière.